

Que puissent nos corps (garder la flamme) contre la guerre quand le silence fait demeure

Mathieu Parent

Numéro 137, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95957ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Parent, M. (2021). Compte rendu de [Que puissent nos corps (garder la flamme) contre la guerre quand le silence fait demeure]. *Inter*, (137), 134–139.

Que puissent
nos corps
(garder la flamme)
contre la guerre
Quand le silence
fait demeure

Mathieu Parent

C'est l'automne et il fait froid, autour de cinq degrés Celsius à Rimouski, une ville côtière québécoise. Nous sommes le 3 octobre 2020 en « zone orange ». Les mesures en vigueur sous l'État d'exception sanitaire permettent des rassemblements de 25 personnes à l'extérieur dans un même espace-temps. La performance annoncée au programme de la 30^e édition des Rencontres de musiques spontanées dure six heures. Elle a lieu au cœur du parc Lepage, un îlot boisé au centre de la ville, et s'inscrit dans un projet de huit performances. Ce projet, *Octobre n'est pas la fin d'une longue histoire d'amour* (octobre.frama.site), aborde au sein de celles-ci différents enjeux de lutte et résistance collectives faisant écho aux 50 ans de la crise d'Octobre et propose une réintégration critique de l'histoire sociale de laquelle l'économie dominante œuvre à nous expulser.

Six groupes se relayeront au fond d'un espace raviné, où le sol recouvre un ruisseau – hélas! – canalisé sous la ville qui rejoint le fleuve, pour aborder les combats pacifistes dans l'actualité culturelle et politique de leurs – nos – vies. À partir du coucher du soleil, ces collectifs formés de quatre à quinze personnes protégeront tour à tour la flamme d'une bougie vulnérable au vent. Pour ce faire, ils utiliseront tout leur corps et quelques accessoires disponibles pour pallier les limites imposées aux rapprochements corporels par les pouvoirs publics. Lorsque la bougie s'éteindra, pour la rallumer, ils ajouteront leurs empreintes sonores et gestuelles à celles du ruisseau et du vent, dont les bouleaux, les pins et les épinettes révèlent la moindre présence par l'exposition de leurs racines cosmiques.

Le présent texte décrit la place et le rôle inattendus qui ont été donnés au silence, et que celui-ci a pris, durant cette action pourtant axée *a priori* sur le geste et la parole. Dans cette exploration sur son active participation, il est question de son intégration imprévue en tant qu'acteur, de sa contribution à la présence renouvelée de l'altérité dans l'événement, de sa coopération avec la nuit, constituant des conditions favorables d'expression et d'écoute, et enfin de son rôle dans la production de l'aire de performance comme espace véhiculaire à la consistance perméable.

DE LA MISE EN CRISE À LA CRISE *A PRIORI*

Selon l'incipit de la performance, une personne du public ou bien l'artiste devait, chaque fois que la bougie s'éteindrait, «rallumer la flamme» en réalisant une intervention situant, réfléchissant ou inspirant une vision ou posture en regard des objets, luttes et résistances pacifistes qui le traverseraient. Le choix de travailler le projet en extérieur impliquait nécessairement son lot de surprises, de défis et d'ajustements *in situ*, mais là... le hic : le jour de la perf, il n'y avait PAS DE VENT ! Et j'ai été entraîné dans quelques jongleries...

Il m'a semblé pertinent d'adapter la formule. Les manifestations du public et de l'artiste devaient être une réponse à la perte (de la flamme) selon une séquence vie-MO(r)T-vie, où l'enjeu serait sur le plan du lien avec les objets suggérés. Voyant la météo, j'ai décidé de repositionner l'expérience comme une conversation multidisciplinaire dans un contexte de crise selon une structure vie-VI(d)E-vie : plutôt que d'être construite de la flamme au centre du cercle vers son pourtour, la dynamique des relations s'est ainsi trouvée réorientée de son pourtour à son pourtour, soit vers les présences et expressions des participant-e-s, y compris l'environnement.

Le spectre d'attention valorisé, porteur en principe d'une vision élargie, allait circuler autant vers l'extérieur que l'intérieur du cercle, suggérant un mouvement en spirale. L'action globale, par ses dispositions, devait quand même rompre avec les modalités dominantes des rencontres et expressions quotidiennes... Petit peu par petit peu, et ce, dès leur accueil, les participant-e-s présent-e-s étaient amené-e-s dans une autre dynamique organisée autour d'une consigne qui déterminerait le terme central articulant celle-ci : une pratique du silence.

L'ANTISPECTACLE DE L'ÉCOUTE

Pour structurer la conversation après chaque intervention (orale ou gestuelle), l'ensemble du groupe était invité à observer une minute de silence. La forme de la conversation favorisée s'orientait alors à la faveur d'un retour vers soi et l'autre, empêchant les dialogues au rythme rapide, propres à bon nombre de régimes au quotidien. Cette minute de silence créait au cœur de nous un vide vivant et vibrant¹, pour reprendre les mots de Peter Brook (1968). Elle poussait l'ouverture du cercle à la surface de l'expérience, brouillant par moments, du même coup, la démarcation de sa polarité entre intériorité et extériorité, public et scène, dépliant divers liants et conjonctions.

L'espace de relations, incluant l'environnement – qui l'incluait de même –, acquérait une stance de mi-lieu : lieu vécu comme s'il ne se suffisait pas à lui-même et où chaque présence s'inscrivait dans un continuum non recommençable. Essayez donc de vous mettre à la place d'une rivière... Cela a singularisé chaque présence, conséquemment l'écoute ainsi que le respect, partagé, accordé à l'expression. La présence publique de chaque protagoniste était accentuée et approfondie.

Pour nourrir un sentiment de sécurité sans perdre de licence, durant l'heure où chaque groupe se relayait, de 17 heures à 23 heures, il a été établi que :

1. aucune limite de temps n'était fixée pour les interventions ;
2. il n'était pas obligatoire de parler ou d'agir autrement que par la présence ;
3. l'odeur de la soupe du collectif Lèche-Babines, la mise en exposition d'œuvres de Romjy, un artiste du Bic, la présence de travailleur-se-s communautaires du Carrefour international bas-laurentien pour l'engagement social et le crépitements d'un feu de camp annonçaient un « après » rassurant pour la suite des rencontres et le « retour » au quotidien.

D'UN CERCLE (À L'AUTRE) AU PLUS GRAND

La vie du ruisseau, d'un peu de forêt, du ciel et de la lune qui brillait sous les étoiles, situant l'expérience dans une riche enveloppe socio-environnementale, nous rappelait par leurs odeurs et sensations les présences de l'existant qui précèdent nos pensées et les ravalent. Nous nous trouvons, comme dans la conception de l'anthropologue Viveiros de Castro (2012), «immédiatement dans l'élément de l'altérité et de la relation»² et en dépendance de la réalité sensible à l'autre. Mais cet autre – ces autres ? – n'était pas toujours clairement défini. Était-ils nous, en soi, en nous, devant, autour, entre nous, au centre de nous, contre nous, contre nous autres ?..

La nature du silence dont il était question n'avait évidemment pas pour noyau l'absence de paroles, de gestes ou le silence intérieur en chaque participant-e. Ce silence intérieur était temps de pause, bien sûr, mais plus encore : il formait l'ouverture même du cercle sur un cercle plus grand. Le site, son environnement, quelques règles communes, un peu de souffle et de discipline ont servi de cadre pour lui faire une porte. Favorisant la relation à l'autre, aux autres, il fissurait le sens de nos relations actives en direction de petites et grandes profondeurs. C'est ainsi que la place donnée au silence ouvrait des perspectives. Dans le cercle, nous n'étions pas dans un dialogue.

Des participant-es ont mentionné en ce sens que la performance les avait *groundé-e-s* et qu'ils avaient oublié le temps, bien que le froid, la gêne, l'intrigue de chaque présence, dont la mienne qui bénéficiait par consentement tacite d'un haut degré de liberté, rendaient l'expérience non nécessairement confortable. La présence de l'altérité allait de pair avec le vide laissé par son absence en termes d'équivalence. Elle préservait néanmoins un sol commun par une égalité formelle devant quelques principes de fonctionnement. Cette situation partagée l'encourageait en nous resituant dans une enveloppe ultimement *ensourçante*, dont l'existence ne dépendait pas exclusivement du dispositif.

LA NUIT TOMBANTE, CETTE EFFEUILLEUSE

Tandis que la lumière au phosphore d'un lampadaire dysfonctionnel éclairait le cercle selon une partition étrange, la tombée de la nuit modifiait petit à petit la perception visuelle de nos corps et de leurs limites : les apparences perdaient du poids. La nuit faisait danser le seuil à franchir par chacun-e pour s'exprimer, demeurer sans gêne autour ou regarder ailleurs. Elle augmentait la sensation de présence d'une enveloppe autour de nous. Sa présence densifiait la sensation d'un environnement commun où le corps vu de l'extérieur et individualisé pouvait céder plus facilement la place à celui senti et entendu de l'intérieur.

La présence de l'enveloppe prolongeant le corps encourageait une plongée dans le mouvement des choses, dont la part d'ombre sur leurs tangentes. En cela, elle ajoutait aussi au caractère social de l'expérience, éclairant ses tensions et contradictions. La question « Les pacifistes ont-ils des armes ? » qui a été posée aux groupes durant l'événement a clairement fait paraître les tensions, trouvant notamment sa « réponse » dans une énumération en rafale, avec la participation de tous les membres d'un des groupes : la parole, la désobéissance, la résistance, la liberté, nos corps, etc.



Avec la venue de la nuit, la flamme gagnait quant à elle une attractivité particulière. Déplacée dans le cercle au gré des interventions du public et du performeur, elle reliait chacun·e à un centre brillant de combustion. Elle agissait comme points de fuite, de ralliement et de pivot entre nous, entre autres, et nous accompagnait ainsi de la source à l'horizon de nos présences et expressions. Dans le contexte de cette organisation, la place accordée au silence, la disposition en cercle et le fait que je sois seul avec chaque groupe équilibraient les rapports (de force) convertis à la lumière d'un exercice de présence et de partage remettant l'invisible à l'avant-plan.

GRÂCE DE L'IMPRÉVU, L'AMPLITUDE EN DEDANS

Au fond, je ne savais pas ce qui allait se passer durant la soirée. Je m'étais seulement attardé à la production d'un espace pour accéder à un « potentiel créatif [...] que je ne contrôle pas »³ pour l'action. Avec le changement de consignes, le haut degré d'indétermination auquel je faisais face n'a fait que se confirmer. J'étais déjà, il faut le souligner, en mode « décisions sur le vif » avant le début de la performance. La course à obstacles des autorisations et le travail de coordination m'ont aidé à maintenir le cap sur l'inconnu.

Par l'incipit de la performance, mais aussi par sa structure de base, nous ne pouvions tout·e·s qu'*être dedans*. Participer impliquait l'acceptation de cette indétermination, et je n'avais de toute façon pas de contenu préparé. Dans la mesure où je demeurais au service de la recherche initiale partagée dans l'invitation, je considérais aussi pouvoir conserver le consentement actif des participant·e·s pour agir, tel un sage fou relançant ponctuellement la discussion, en me laissant happer par différents « masques ».

Je renouvelais cette « entente » en traçant des portraits (ex. : les pacifistes de salon), déconstruisant des saluts militaires, libérant le bouffon, pratiquant la poésie exploréenne, chantant des chansons populaires ou traditionnelles croisant le thème, esquissant des récits historiques de circonstance, dansant, racontant des expériences ou historiottes, incarnant un blessé, et ce, toujours à partir d'un vertige de « transparence » de la parole et du geste en regard de l'existant, du présent.

C'ÉTAIT VIVIFIANT D'ACCUEILLIR ET D'ÊTRE ACCUEILLI

Le silence contribuait grandement à cet échange. Il permettait de tout déposer pour laisser quelque chose venir. Éternel retour... de l'autre ? Les participant·e·s y allaient aussi comme prévu de leurs propres interventions, plus souvent imprévues : récits d'expérience, poèmes autocritiques proches du slam, chansons porteuses, berceuses, danses aux esprits, lectures, mimes subversifs, monologues philosophiques, cris, conseils pratiques, sculptures humaines, action directe avec la chandelle...

Coulait alors le bain de la spontanéité lâchée lousse avec ses élans, arrêts, déblocages, dérives, etc. Certaines interventions impliquaient la participation de plusieurs personnes ou entraînaient spontanément le groupe dans un jeu. J'ai été étonné et touché lorsque presque tout un groupe s'est mis à faire 25 *push-up* avec moi. Bien que je ne me souviens pas de ce qui m'avait mené là, j'ai vécu à ce moment des instants riches de solidarité.

Nous avons aussi joué à la guerre comme des enfants, ce dont je me souviens un peu mieux. J'ai d'ailleurs été critiqué après l'événement pour avoir porté un regard adulte sur ce jeu en disant que la guerre, elle, entraînait de vraies morts. Mais comme c'était d'abord un jeu d'enfant et ce l'est resté, nous nous sommes relevés sans ecchymoses.

- 1 Cf. Peter Brook, *The Empty Space: A Book About the Theatre. Deadly, Holy, Rough, Immediate*, MacGibbon et Kee, 1968 ; repris et traduit dans Pedro Pérez-Guillon, « Présence et création : conversation avec Peter Brook », *Sens public*, 2019 ; [doi], 10.7202/1067410ar.
- 2 « [...] o pensamento imediatamente no elemento da alteridade e da relação [...] » Notre traduction. Eduardo Viveiros de Castro, « "Transformação" na antropologia, transformação da "antropologia" », *Mana*, vol. XVIII, n°1, 2012, p. 168.
- 3 TouVa, *Le 7^e sens*, Sagamie édition d'art, 2017.

p. 136-137

Mathieu Parent, *Que puissent nos corps (garder la flamme) contre la guerre*, Rimouski, octobre 2020. Photo : Mathieu Gosselin.

SILENCE DEMEURE ACTION

Ni censure, ni *omerta*, ni abandon en principe, le silence que nous avons fait entrer en jeu était un espace de Vie. La directive voulant que l'ensemble du groupe le garde, voire l'écoute, durant une minute après chaque intervention a aussi bien densifié les relations avec le silence qu'avec les interventions elles-mêmes. Cette posture rétablissait le lien entre l'expérience du silence et la définition des présences à soi et aux autres en tant que pouvoir qui travaille avec l'en dedans.

Avec l'aide de la nuit, comme je l'ai mentionné, la place donnée au silence a attribué une consistance sociale à l'espace de l'événement, l'ouvrant sur l'autre, les autres, le plus GRAND et L E P L U S L A R G E. Il est fascinant de constater comment notre expérience, qui accentuait quelque part notre sens de l'intégration cosmique, ne renvoyait pas cette condition à un ordre de signification figé, bien au contraire ! Elle a assuré surtout, il me semble, notre ouverture aux sens et aux relations en reconnaissance de leur existence selon des mouvements évolutifs propres.

Par la place qu'il réaccorde à l'existant, sa contribution à donner de l'espace aux liens vivants, son soutien à l'expérience de l'écoute et sa portée communautaire convenant de la participation de présences non humaines, le silence m'est apparu faire demeure avec nous durant l'action à Rimouski. Curieuse est néanmoins la mathématique qui construit sa charpente. Elle travaille des équations et leurs termes sans nécessairement s'attarder aux réponses. Nous y sommes comme dans la nuit, des vers plongés dans la DEME(s)URE d'un fruit.